



En application d'orientations mercantiles, le Bureau du commerce – l'institution royale qui traitait les dossiers commerciaux – cherchait à s'affranchir des achats onéreux de matières tinctoriales. Des mémoires furent adressés dans cet objectif à l'Académie royale des Sciences, où Jean Hellot, Pierre-Joseph Macquer et Claude-Louis Berthollet étaient des experts connus pour leurs travaux dédiés aux colorants. Car l'art de la teinture n'était plus un domaine exclusif d'artisans au savoir empirique. Des scientifiques s'y intéressaient pour comprendre le « phénomène chimique des affinités » entre la nature des fibres, les pigments et les mordants (substances ajoutées afin de fixer la teinture), et pour proposer des procédés techniques reposant sur de solides bases scientifiques.

UN AVOCAT FÉRU DE BOTANIQUE

Né en 1739 en Lorraine, fils d'avocat, Thiéry de Menonville était lui-même devenu avocat au parlement de Lorraine. Toutefois, souhaitant devenir naturaliste, il s'était rendu à Paris pour étudier la botanique au Jardin du roi, où il avait rencontré Jussieu. Par ailleurs, il connaissait la proposition de Réaumur au régent Philippe d'Orléans pour produire de la cochenille dans les colonies françaises. Il avait aussi lu les pages de l'abbé Raynal relatives à cet insecte dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1772) et savait qu'aucune décision n'avait encore été prise à son sujet. Et il n'ignorait pas non plus que la Royal Society de Londres encourageait son acclimatation dans les colonies anglaises pour répondre aux demandes des industries textiles de luxe.

Aussi Thiéry de Menonville adressa-t-il un mémoire au Bureau du commerce en exposant les grandes lignes d'un projet pour y parvenir. Avec les soutiens de membres du Bureau, comme Guillaume Rostagny, qui représentait la puissante Chambre de commerce de Marseille, et Macquer, professeur de chimie au Jardin du roi, ainsi que d'Antoine de Sartine, secrétaire d'État de la Marine, il obtint une aide de 4 000 livres. Il avait 38 ans quand, fin 1776, il quitta la France pour Saint-Domingue, où il s'était déjà rendu à son compte en 1774-1775.

Après soixante-six jours de navigation, il y arriva en janvier 1777 et obtint un laissez-passer sous le titre de botaniste et de licencié en médecine. Son séjour fut bref, car un brigantin était en partance pour La Havane, en terre espagnole, où il souhaitait se procurer un passeport pour la Nouvelle-Espagne. Il quitta Port-au-Prince le 21 janvier avec 2 000 livres et très peu de bagages. Il y revint huit mois plus tard.

Le récit qu'il a laissé de son voyage est extraordinaire à plus d'un titre. C'est celui d'un botaniste et d'un ethnologue, d'un homme des Lumières qui décrit en latin certaines plantes et animaux, sensible aux conditions météorologiques, aux villes, aux activités et aux paysages. Il se montre attentif aux comportements des habitants, « Espagnols, Indiens et Noirs », à leurs particularités vestimentaires, alimentaires ou culturelles, avec beaucoup de curiosité, d'ironie parfois, de psychologie et de sens moral. Il fait état de ses sentiments lors des diverses rencontres, raconte ses échanges avec des habitants dont il ne connaît pas la langue, relate les dangers qu'il affronte dans une nature hostile, tout en redoutant une administration suspicieuse qui

Si la cochenille mâle est ailée et vole, la femelle n'est mobile qu'au stade larvaire. Adulte, elle se fixe sur sa plante hôte – le nopal ou figuier de Barbarie – et n'en bouge plus, suçant la sève du cactus, exsudant une substance farineuse et pondant sur place. C'est elle que l'on récolte pour produire le rouge.



Les différentes manières de faire périr la cochenille déterminaient leurs couleurs, ce qui pouvait avoir des conséquences sur sa commercialisation. La méthode la plus pratiquée consistait à plonger les insectes dans des chaudrons d'eau bouillante, puis à les exposer au soleil. Par ce procédé, la couche blanchâtre disparaît et les insectes prennent une teinte brun foncé (ci-dessus à gauche). On broie ensuite les insectes et la poudre obtenue est prête à l'emploi (à droite).



dispose de nombreux postes de douane et déploie des «lanciers pour arrêter les déserteurs et les étrangers».

EN QUÊTE DE LA COCHENILLE D'OAXACA

Au cours de ce «périple insensé», réalisé dans une phase de paix entre la France et l'Espagne, il bénéficia d'une relative hospitalité de la part des représentants des autorités locales, dont il déjoua la curiosité en répondant habilement aux demandes de soins médicaux. Son objectif, sinon son obsession, était de tout mettre en œuvre pour rapporter de la cochenille vivante d'Oaxaca.

Sa stratégie consistait à «faire le curieux», sans jamais prendre l'initiative de parler de la cochenille. Lors de ses séjours à La Havane (du 3 février au 11 mars 1777) et à Veracruz (du 25 mars au 31 mai), il s'efforça de construire son personnage et d'améliorer un peu son castillan. À Veracruz, il s'installa comme médecin botaniste. Il entendait herboriser aux alentours de la ville, mais l'Audience royale de Mexico lui interdit de voyager dans le pays et le gouverneur de la ville lui reprit le passeport partiel délivré pour herboriser sur les pentes du volcan d'Orizaba.

A-t-il exagéré les risques surmontés? Trompant la surveillance dont il était l'objet en prétextant aller «prendre des bains» dans une ville voisine, Thiéry de Menonville quitta Veracruz le 11 mai 1777 et se dirigea en toute discrétion vers Oaxaca en s'écartant, si nécessaire, de la route des mulétiers. Il commençait ses étapes avant le lever du soleil, évitait de traverser les bourgs importants et payait généreusement les services demandés tout en restant «propre, gracieux et de bonne

humeur». Lors du bref séjour passé autour d'Oaxaca (du 20 au 23 mai), il acheta aux producteurs trois cents raquettes de nopal avec les cochenilles et des caisses pour les dissimuler sous des amas de plantes et racines, ainsi que des mules pour le transport.

Après huit jours et 900 kilomètres de marche, il atteignit Veracruz le 31 mai. Afin de ne pas éveiller les soupçons des gardes, il escada le rempart de la ville avant le lever du soleil pour aller se changer. Il en ressortit discrètement pour récupérer son chargement laissé aux soins de son mulétier. Après avoir «chatouillé la vanité espagnole» du gardien de la porte, il obtint l'autorisation d'entrer dans la ville avec ses mules avant l'arrivée des douaniers.

Son périple s'étant effectué «sans maladie, sans accident [...] et comme un songe», il prépara sans tarder son départ de Veracruz. Mais le voyage de retour en mer, du 8 juin au 4 septembre 1777, fut éprouvant. Après une longue escale à Campêche pour charger du bois de teinture, le navire essuya de terribles tempêtes dans le golfe du Mexique et au large de la Floride, des courants le contraignant à remonter jusqu'aux abords de Charleston. Thiéry de Menonville tenait son journal de bord, décrivait poissons et oiseaux, aérat consciencieusement insectes et nopals, sur lesquels les cochenilles pondaient malgré d'importantes pertes de raquettes.

Son comportement ne passa pas inaperçu: un matelot, s'étant saisi d'un insecte et l'ayant écrasé sur un bois blanc, révéla à ses camarades la contrebande. Pour déjouer les risques de dénonciation, Thiéry de Menonville imagina, avec la bienveillance du capitaine qui n'était pas dupe du larcin, «une farce ridicule» en prétextant que ces produits étaient destinés à